

## PROLOGUE

*Bizarre génie, étonneur de bourgeois, enfant terrible du socialisme...* autant de qualificatifs accolés au nom de Pierre-Joseph Proudhon, qui dessinent le portrait complexe d'un personnage inclassable. Ce penseur iconoclaste, dont l'héritage politique fut revendiqué aussi bien par la gauche que par la droite, suscite la curiosité. Le fait de ne pas se laisser aisément réduire aux tentatives de classification ne rend-il pas en effet cette œuvre séduisante – même si elle s'est souvent trouvée rangée dans la catégorie des *épouvantails de la pensée* ?

Considérée parfois de manière péjorative comme une pensée antiautoritaire désordonnée, sa réflexion a souffert de la critique virulente dressée par Marx dès 1846. Le philosophe allemand méprisait l'autodidacte qui ne lisait pas l'allemand, taxa son socialisme d'*utopiste* parce qu'il pensait pouvoir supprimer d'un trait de plume la propriété ou qu'il cherchait une voie médiane entre matérialisme et idéalisme. Le refus proudhonien du dogme de la lutte des classes, et son souci d'aplanir les contradictions entre capital et travail, bourgeoisie et prolétariat, le rendait pratiquement complice de l'écrasement de ce dernier. Il faut pourtant insister sur le ressort psychologique d'un tel jugement, Marx ayant été ulcéré par l'indifférence dont Proudhon fit preuve à son égard. Car si le Franc-Comtois ne se reconnaissait aucun maître, il n'avait pas non plus d'*alter ego* et n'ambitionnait pas de laisser des disciples.

Un tel isolement aurait certainement pu fragiliser le travail de mémoire et de diffusion de l'œuvre. Mais si l'on trouve encore ici et là de lointains échos de la critique marxiste, force est pourtant de constater que la formidable audience des ouvrages de Proudhon donne un éclat particulier à la formule d'Alexandre Herzen, qui y voyait *l'un des plus puissants moteurs de la conscience publique* (hommage publié dans *La Cloche*, le

15 février 1865). La remarque vaut non seulement pour l'homme, mais aussi pour la postérité de l'œuvre. Car si Proudhon n'a pas la virtuosité systématique d'un Marx, la pertinence de sa critique des incohérences sociales, politiques, économiques explique certainement les retours réguliers de sa pensée, qui apparaît comme une grille de lecture particulièrement utile en période de crise : on l'invoque au moment de la crise parlementaire du début du  $xx^e$  siècle, dans la tourmente politique des années 1940 ou encore dans l'euphorie protestataire de la fin des années 1960. Loin des critiques marxistes dénonçant son archaïsme, l'affirmation selon laquelle Proudhon écrivait *pour l'avenir* justifie donc amplement une nouvelle étude de son œuvre.

Pénétrer dans cette pensée dense n'est pourtant pas chose aisée. Polémiste infatigable doté d'une insatiable curiosité, l'autodidacte Franc-Comtois s'est confronté à des sujets aussi divers que la politique, l'économie, la morale, la religion, le théâtre, la peinture ou la grammaire. En tous ces domaines, il aime à contrarier, soucieux surtout d'empêcher de *penser en rond*. Servie par un style extraordinaire, l'argumentation, parfois tellement roborative qu'elle en est étouffante, est à l'image du tempérament passionné de son auteur. Aussi doux en privé qu'il pouvait être terrible à l'écrit, arrogant et doté d'un sens exacerbé de l'amour-propre (défauts qu'une personnalité hors norme rend d'autant plus visibles), il est d'un courage physique et moral étonnant : endurent face à l'adversité, il n'hésite jamais à défendre des causes impopulaires, dès lors qu'il est convaincu de leur justice. Incapable pourtant de résister à la tentation du coup de théâtre, son propos a souvent été réduit à quelques formules tapageuses (*la propriété c'est le vol, Dieu c'est le mal*). Si la force du style éclipse parfois la pénétration des analyses, il faut pourtant lever le voile sur la surabondante diversité des thèmes, et tenter de prendre la mesure de cette œuvre. S'il fallait un prétexte, la célébration du bicentenaire de la naissance de Pierre-Joseph Proudhon est certainement la meilleure occasion de (re)découvrir cette pensée foisonnante.

De nombreuses biographies ont déjà été consacrées à Proudhon, commandées par cette idée que la philosophie est liée à la *manière de philosopher*, et que la compréhension d'une pensée est indissociable de la vie de son auteur<sup>1</sup>. Postulat tout particulièrement valable pour un penseur *politique*, dont l'inscription dans la vie publique permet de saisir la genèse et l'évolution de la réflexion. Proudhon décourage pourtant *a priori* une

telle entreprise, lui qui refuse dans ses *Confessions* l'exercice même de l'autobiographie : « Je n'ai rien à dire de ma vie privée : elle ne regarde pas les autres. J'ai toujours eu peu de goût pour les autobiographies (*sic*), et ne m'intéresse aux affaires de qui que ce soit. L'histoire et le roman n'ont d'attrait pour moi qu'autant que j'y retrouve, comme dans notre immortelle révolution, les aventures de l'idée. » Fort d'un tel avertissement, on précisera d'emblée que sa vie privée n'intéressera ici que dans la mesure où elle éclaire la réflexion politique. Il soulignait d'ailleurs lui-même la nécessité pour le biographe d'opérer une telle confrontation entre l'histoire générale et l'histoire personnelle. Seul ce rapprochement permet de comprendre « ce qu'a été l'individu duquel doit s'écrire la biographie, dans le milieu où il a vécu ; ce qu'il a dû ou aurait dû être ; par conséquent on a la juste mesure de sa moralité ou de ses idées, et l'on peut avec certitude apprécier l'avance ou le retard, soit de son intelligence, soit de sa conscience » (carnet IX, 9 janvier 1852).

Prenons donc Proudhon au mot, pour voir en quoi les événements contemporains ont influencé sa réflexion aussi bien que son action. Car s'il se revendique avant tout comme un penseur, il a aussi souvent été rattrapé par les événements, qui l'ont contraint à entrer dans l'arène pour devenir un acteur essentiel de l'histoire en marche. Faut-il rappeler à cet égard combien la période est riche ? De sa naissance à sa mort, entre 1809 et 1865, pas moins de cinq régimes politiques se sont succédé, le plus souvent dans la violence, donnant l'impression aux contemporains que la France ne sortirait décidément jamais de la Révolution commencée en 1789 – instabilité politique aggravée en outre par les effets de la révolution industrielle, dont Proudhon critique sévèrement les ravages économiques et sociaux.

Plutôt que de retracer les épisodes d'une vie déjà largement commentée, la présente étude s'intéressera donc à Proudhon *dans la cité*. Témoignage engagé, le plus souvent suscité par l'indignation et la colère, son œuvre renvoie évidemment une image subjective des événements de son temps. À cet égard, l'urgence de l'écriture et la somme de ses lectures plus ou moins bien digérées (le temps lui manque) font que l'œuvre de Proudhon n'est pas celle d'un théoricien. Les concepts qu'il manie sont parfois plus ou moins bien définis et maîtrisés, mais son œuvre révèle une véritable pensée, à laquelle Albert Thibaudet rend un hommage qu'il aurait apprécié : « Après la lecture de Proudhon, le sol de la vie

sociale apparaît non pas labouré à la charrue, avec des sillons étroits, comme par les grands réformateurs idéalistes, non pas pioché et défoncé avec les coups éclatants du génie, comme par Montesquieu et Tocqueville, mais vraiment retourné en détail, à la bêche, ameubli de manière continue » (« Proudhon, Sainte-Beuve et nous », *La nouvelle revue française*, 1<sup>er</sup> juillet 1929).

*Ouvrier d'idées* (A. Thibaudet), *artiste en idées et raisonnements* (Émile Faguet), Proudhon se veut surtout le porte-plume de ceux qui ne s'expriment pas ou qui ne sont pas entendus : il écrit pour les classes laborieuses. Elles lui témoigneront d'ailleurs leur reconnaissance, preuve qu'à défaut d'être toujours effectivement lu, son message était en tout cas bien entendu. Illustration anecdotique de cette notoriété, à la fin de l'année 1851 le maire conservateur de Gonfaron expliquait au préfet du Var avoir refusé à plusieurs pères de famille l'inscription du prénom *Proudhon* que ceux-ci voulaient donner à leurs enfants (M. Agulhon, *La République au village*). Plus symbolique, en 1864 les candidats ouvriers parisiens à la députation l'invitent à parrainer le *Manifeste des Soixante*.

Pour rendre compte des *aventures de l'idée* chez Proudhon, l'étude de l'œuvre est évidemment le point de départ d'une biographie intellectuelle, avec un intérêt marqué pour les ouvrages les plus directement politiques. Mais dans la mesure où le biographe cherche à remonter à la source de la pensée, les ouvrages publiés doivent être confrontés aux écrits préparatoires. Les manuscrits conservés à la bibliothèque d'Étude et de Conservation de Besançon sont une source indispensable pour mettre au jour les repentirs de l'auteur et ses hésitations. Autre moyen de pénétrer dans l'atelier de l'auteur, pour lever le voile sur la production de son œuvre, ses *cahiers de lecture*. On sait l'importance particulière qu'ils ont chez Proudhon, autodidacte, ouvrier itinérant, exilé, longtemps trop pauvre pour avoir une bibliothèque. Après l'épisode traumatique de sa jeunesse, où la pauvreté de sa famille avait contraint sa mère à vendre les ouvrages gagnés en prix par le jeune collégien, pour rien au monde Proudhon ne se serait séparé de ses cahiers. Toute sa vie, il y compila ses innombrables lectures, soucieux de compléter une instruction restée inachevée. Dévorant les livres dans les bibliothèques ou les cabinets de lecture, il en recopie de longs passages, dont le choix seul est souvent révélateur, mais auquel il ajoute parfois des commentaires que l'on retrouve ensuite dans ses propres ouvrages. Dernière source indispensable

du biographe, les *carnets* révèlent de quels événements il fut le témoin attentif. Ils soulignent au jour le jour sa très grande sensibilité aux événements, auxquels il cherche à donner un sens en les intégrant dans sa réflexion. Diariste scrupuleux, ce *magicien subtil, prestidigitateur alerte* (É. Faguet) retourne les faits comme les idées, pour les envisager sous les angles les plus variés... quitte à les transformer et les déformer, à force de les manier. Ce regard subjectif sur son temps fait incontestablement la richesse de l'œuvre de Proudhon. Par un travail de mise en perspective de l'ensemble des sources avec les faits politiques du temps, cette biographie se propose donc de jeter un nouvel éclairage sur la richesse d'une œuvre dont les événements se chargent régulièrement de révéler la pertinence des analyses et leur actualité.

Prise dans le tourbillon de la polémique, l'œuvre de Proudhon n'est pourtant pas un tout. Le mécanisme d'une pensée fondée sur la *dialectique des antinomies* permet évidemment de nuancer les accusations de contradiction trop systématiquement émises à son encontre. Reste que le Proudhon des *Mémoires sur la propriété* n'est pas celui de l'après 1848, quand les événements s'emballent et semblent en quelque sorte le rattraper. Cette confrontation aussi soudaine que brutale de la pensée théorique à l'épreuve des faits contraint l'auteur à réfléchir au sens de la révolution, mais aussi sur ce que c'est qu'être républicain ou socialiste (cette interrogation vaudra à *l'enfant terrible du socialisme* de nombreuses accusations de trahison). L'objectif de cette nouvelle biographie est justement de mettre l'accent sur ce moment essentiel de la vie de Proudhon, période d'une intensité extrême pendant laquelle il a donné toute la mesure de son engagement intellectuel et physique pour la révolution. En effet, pendant le court épisode de la Deuxième République, Proudhon se démultiplie : le diariste noircit ses carnets de notes d'une écriture serrée où l'on devine la fièvre du moment, au point d'épuiser quatre gros carnets entre la fin de l'année 1847 et le coup d'État du 2 décembre 1851. Pendant ces quelques mois, il écrit pas moins de quatre ouvrages, qui s'ajoutent à la somme des articles rédigés à un rythme quasi quotidien pour *Le Représentant du Peuple*, *Le Peuple* et *La Voix du Peuple*. Et comme si cela ne suffisait pas, il trouve encore le temps d'entretenir une correspondance très riche, dans laquelle il expose à ses amis ses attentes et ses craintes sur les changements en cours (quatre volumes complets de l'édition Lacroix de la *Correspondance*, auxquels s'ajoute un grand

nombre de lettres éparses, jointes dans le reste de l'édition). Moins simpliste qu'il y paraît *a priori*, l'articulation de l'étude de la vie de Proudhon autour de la succession des régimes sous lesquels il a vécu et écrit (monarchie de Juillet, Deuxième République, Second Empire) permet alors de rendre sensible ce tournant décisif de sa pensée.

Pourfendeur inlassable du principe d'autorité et de l'exploitation de l'homme par l'homme, il met sa vie tout entière au service de ses idées (quitte à en payer le prix fort, par des années de prison et d'exil). Contre les libéraux de son temps, il mène un combat sans relâche pour imposer l'égalité et attirer l'attention de ses contemporains sur les questions sociales. Opposant en permanence la société à l'État (y compris *l'État serviteur* d'un Louis Blanc, ancêtre de notre État providence), il est l'un des plus grands *remueurs d'idées* de son temps, et certainement l'un des plus stimulants. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Émile Faguet expliquait que Proudhon avait développé « une telle puissance d'argumentation et de dialectique qu'il était impossible de ne pas le suivre ou essayer de le réfuter, qu'il était impossible de n'en pas tenir compte et ridicule de le dédaigner ». Aujourd'hui encore, l'œuvre de Proudhon reste une réserve d'idées indispensable pour ceux qui interrogent les modèles en place, politiques ou économiques. À l'heure où ceux-ci traversent de nouvelles tempêtes, le *moment Proudhon* semble donc (re)venu !